

Crier écrire

/

Cris d'aubépine sous le soleil
mûrir
mourir

Porte-plumes sur le rocher
Cormoran à sécher

Crier
Écrire

*

Nuage
d'orage

Foudre dans la poitrine
éclairs de mots sur la page

*

Vos grands visages de lune soudain disparus sans voile
ni vent ni brume

Chacun voit les visages qu'il veut le soir sur la dune

*

Beauté de vos voix enlacées aux arabesques de ma
plume

Écrire c'est mourir un peu

*

Allons sur les chemins de poésie loin des pavés hurlants
où nos voix s'époumonent

Entre ajonc et bruyère le silence est amoureux de nous

*

//

Oiseau du matin qui sautilles dans l'herbe es-tu ogre ou
danseur étoile

Es-tu le ciel venu picorer ma prairie ?

*

Bel oiseau vertige ailé au mât de l'arbre vigie du monde
ombre furtive au bastingage de branches et de
brindilles

Ton cri la nuit dans les haubans me déchire et me guide
mieux qu'aimant ou sextant moi ton matelot ivre de
haute mer et de vent

Bel oiseau qui t'enfuis me laissant cette plume pour
écrire

*

Emporte-moi oiseau mon esprit est paré et mon corps
ne sera pas une ancre marine

Oserai-je m'atteler à ton cou si fin ton dos dessiné par
l'invisible main tes épaules menues empennées
d'azur ?

Que ce bec qui fend l'air pour l'amour étincelant des
nuages glisse un bracelet de lumière à mon poignet

Et me hisse éphémère passager d'une envolée sur le
monde à l'envers

Emporte-moi oiseau de la pensée

*

Tout m'enserre et me libère pour qu'un voyage se
déroule la fleur du livre exhale un parfum rouge

*

S'ouvrent le panorama la route blanche qui grimpe en
lacets

Je n'imaginai pas me tenir un jour si haut par-dessus
les paysages mains encore fermes et chaudes

*

Tant de rougeoiements à l'horizon de cris assourdis
comment vivre dans la maison en flammes ?

N'écrivons pas – la braise des mots nous protégera de
la cendre

*

Qui a glissé dans ma main d'enfant la baguette magique
de la poésie ?

J'aime ce monde plus que moi-même qui le traverse
comme une flèche

Cœur de cible en vue

*

Écrire pour vivre vivre pour écrire

Écrire pour tout ce qui voit tout ce qui entend caresser
les mots du bout des doigts avant qu'ils ne s'envolent à
rebrousse-monde

*

Toi et moi avons surgi de terre en dansant puis la terre
s'est dérobée sous nos pieds et nous n'avons cessé de
tomber ventre ouvert un rivage s'est faufilé jaune
rouge violet terre et ciel mélangés pour que surgisse un
nouveau monde

Les pas jamais oubliés de la danse sont revenus dans
nos jambes

*

Peu importe les sens la saison de l'esprit la vaste plaine
radieuse nous traverse au galop

///

Je retourne mon poème comme un galet au bord de
l'eau tout ce qui scintille s'écrit

*

Transhumance de la lune qui emmène de vague en
vague son troupeau d'écume

*

Et moi de dune en dune harnachée au cerf-volant des
nuages

*

Tout me libère les souvenirs les bribes de voix surgies
de ton grand corps ouvert

La musique de l'or le chant des veines

*

Je n'ai que mes mains de faim mes yeux de feu ma
bouche au trésor pour m'élancer pleine d'oiseaux

*

La proue de l'esprit brise les copeaux de nuit rabote les
vagues soulève la braise d'étoiles

*

Le mot aube s'est forgé sur mon front couronné de voie
lactée

*

J'apprendrai le nom des choses en toutes langues je les
aimerai

Le soleil se lèvera la beauté se dira par les voiles
déferlées par les vergues des doigts s'écrira mon
poème

*

Mes yeux mon corps entier voyagent dans
l'inimaginable rapportent leur becquée à l'oisillon du
monde

Yeux ailés
Dedans dehors

*

Des forêts bleues descendent du ciel racines en haut
feuillage en bas

Je respire leur folle éternité

*

Entière sera ma vie pleine et dure téméraire sous la
vague

*

Pour briser mon audace ni feu ni eau
– un souffle d'air ?

*

Je m'en vais aiguïser ma vie à la meule de nuit
Figure de proue découpant l'avenir

IV

Embrasse-moi maquignon des étoiles ne suis-je pas la
première du troupeau ?

Dans la nuit échafaudée se frayer un chemin lueur
passagère n'érafle pas ma peau

Quelque part dans l'univers m'attend mon poème
évanescent naissant

*

L'amour jadis oiseau de branche en branche
aujourd'hui tout entier nid

Est-on plus libre ou moins heureux au terminus de la
vie ce lent transport en commun ?

*

Des chagrins magnifiques et volants froissent la
pénombre

Ton visage s'éclaire qui me regarde dans l'insistance du
présent

*

Le temps c'est nous à genoux brassant les écheveaux
des rivières sans rien retenir entre nos bras courts

Nos yeux seuls voient et croient

*

Fête des crocus dans le jardin pas un ne manque

Un doux poignard s'enfonce dans ma poitrine avec la
peine la joie s'accroît aussi

*

Comment est-ce à l'intérieur de toi

Voit-on le monde du haut d'une falaise les parois de
l'esprit sensibles au flux et au reflux des jours

Comment se mêle au vent futur le sable des souvenirs ?

*

Quand les pensées te traversent tel un vol d'oiseaux
rouges dans le soir ouvres-tu largement ton esprit

Ne leur laisses-tu qu'un goulet sec et froid ?

*

Quand tu penses

Que tu sculptes les mots et qu'à l'extérieur tes sourcils se renfrognent est-ce douloureux quelle est ta cible les yeux sont-ils tournés vers le dehors ou le dedans

Et les mots qui sortent en flammes de ta bouche pour retomber cendres mortes sur la page

Qu'ont-ils à voir avec toute cette démesure ?

*

Que ressent-on que vit-on le chagrin est-il mêlé de joie que font les organes quand tu t'élances à la course

Les pensées sont-elles libres ou sensibles à l'attraction de la terre

Et les pieds qui te portent sans rechigner çà et là ont-ils voix à la bruyante agora de la cage thoracique

Lumière et pluie à l'intérieur de toi comment meurt-on ?

*

Est-ce aussi impalpable que le milieu de moi ou de tout un chacun porté par une voix que nul n'entend ce souffle cette mer intérieure paisible ou démontée en rythme avec le perpétuel orgasme du cœur ?

Mer qui danse sans jamais s'arrêter

Debout

Debout

Debout

V

En ce dimanche de fin d'été remarques-tu les petits
plongeurs délicieux de l'oiseau qui descend sans effort
vers l'estuaire ?

*

C'est l'équilibre parfait jour qui vient visage qui pénètre
et tapisse de douceur la chambre intérieure

Nuit retirée pluie absente derrière le museau silencieux
le chaud brouet des mots

*

Mais comment est-ce à l'intérieur de toi l'amour
descend-il jusqu'au ventre

Et les yeux que voient-ils une fois le pourpre du soleil
enfui ?

*

Ville étrange soudain familière

Y a-t-il des pores de la peau dédiés aux alignements de platanes et de bâtisses blanches toutes à peu près semblables

Des cellules du corps d'aujourd'hui reliées à celles d'hier capables de reconnaissance faciale comme si l'espace avait un visage ?

J'ai revu la place ronde les marronniers du boulevard

La maison au jardin d'hiver et tout là-haut la fenêtre en chien assis de ma chambre d'enfant

Comme un œil à la fois ouvert et fermé
Dedans dehors à jamais

*

Impossible d'entrer dans un autre corps une autre vie
forteresse imprenable

La parole sésame impuissant – nulle bobinette qui choit
nulle pierre qui pivote

L'œil entrevoit la pénombre aux trésors rien de plus
mais qui voudrait que quelqu'un s'engouffre dans sa
vie

Et quand nous aimons savons-nous nous faire aussi
minuscule qu'une fourmi pour nous hausser jusqu'au
sommet lumineux de l'autre ?

*

Pourquoi l'absence de poésie et pourquoi ce duel
dedans dehors hier aujourd'hui joie mélancolie amour
et quoi d'autre

Tout cela n'est-il dû qu'à la fausse symétrie qui réunit
un jour de pluie deux pains de glaise ?

VI

Ma fenêtre d'automne te voici revenue avec tes boules
rouges et ton vert finissant

Paysage encadré de bois blanc jadis forêt brute libre
d'aller et venir feuillage au vent

Loin
Loin
De la maison

*

Tu te retires comme la mer autrefois si haute
monumentale étale puis basse

Si basse qu'il me faudra des jours des mois et des
marées pour rejoindre l'onde claire de ta peau

Génération de femmes à la peau de lumière qui se
relaient pour naître vivre et mourir

Si blanches si brunes remontant vers le nord à la source
de toute migration

Si bleues jaillissant de la mer

*

Et que faire des forêts sans oiseaux ?

*

Des milliers avant nous ont vécu tenu le monde en
tablier poings sur les hanches sourire serré de fées aux
doigts ignifugés

*

Voix d'homme à la fenêtre *Elle m'a blottie dans ses
bras* – Cela ne se dit pas

*

Comment est-ce dis-moi dans le creux de tes bras qui
ne retiennent plus rien

Des brindilles du petit bois pour le feu tout ce qu'on a
aimé tous ceux qu'on a aimés

Effet ou cause d'un grand tremblement d'univers dont
nous réchappons pour voguer

Forme après forme dans des voiles de nuit devant
derrière dedans dehors sans bords ni murs

Je retourne à ma chambre d'enfant immobile et en
voyage à l'intérieur de toi

*

Comme si tu te défaisais te détricotais une maille à
l'envers une maille à l'envers

Les mots que tu dis en plantant des cyclamens au pied
de la tombe

*Il s'est éloigné de moi je ne le sens plus cela doit faire
huit ans il est entré dans l'infini*

C'est comme ça que je préfère quand tes doigts
s'arriment à mon bras gauche légers comme des pattes
d'oiseaux

Chaude est ta présence

Marcher

Se délester

Ta voix de plus en plus lointaine comme effacée sauf
ces vocalises de présent parce qu'il le faut bien

Un dernier devoir de vacances

Vacance

Mais quelle oreille s'affine ainsi tout au long de la vie
pour percevoir la nuance ?

*

Parle-moi d'un jour fané d'une fleur de pierre le poème
retourné livre son ventre blanc

Parchemin raturé de désir où souffle à jamais le vent
m'empêchant d'écrire

Et pourtant il flotte et descend le courant on n'écrit que
sur du vivant

Quel filet le rattrapera un peu plus bas quels doigts
taillés en forme de crayon dénoueront de sa chair les
mailles ?

Depuis toujours je rêve de mots qui prennent corps et
s'envolent redeviennent

Voix

Ciel

Mots qui ne font pas long feu dont la cendre n'est pas
pour demain mais qui vivent et te ravivent

Lève-toi parle avec moi la poésie n'est-elle pas bouche
des dieux ?

VII

Crier
Écrire

Éclairs de mots sur la page
Foudre dans la poitrine

Soudain la poésie
L'oxygène du monde

*

Où finit le rivage où commence la mer ?

Naître
Mourir
Renaître

Être l'enfant d'un grand amour

*

Tant de jours ont fui comme un vol de merle à travers
le jardin qu'ai-je récolté combien de cerises dans mon
panier ?

Ne pas céder au chantage de la mort éternelle

*

Nous voici autour du feu projetant nos ombres sur les
parois ombres plus réelles que nous-mêmes dont les
paroles se mêlent aux volutes de lumière

*

Aiguiser sa pensée la polir comme un diamant

Pointer au-delà de l'obscur

*

La roche conservera-t-elle nos ombres de suie

Et les enfants de nos enfants sauront-ils réinventer la
roue des couleurs ?

*

Nous ne marchons pas nous volons dansons de pensée
en pensée

Notre esprit grand oiseau cosmique emprunte en tous
sens la voie lactée

Comme nos pas jadis la terre bouleversée barattée à
cœur

*

Et vous esprits moelleux des choses des êtres

Manne ultime pour tromper notre faim

Saurez-vous nous rêver ?

*

Archéologues du futur prenez cuillères et pinceaux

Creusez

Époussetez

Exhumez

Ci-gît mon coffret à poèmes taillé dans la chair brute de
la pensée

Ouvrez